

## Politique de l'amour

Le poète palestinien Mahmoud Darwich vient de publier en France une anthologie très complète de ses poèmes et un nouvel ouvrage, *Le Lit de l'étrangère*. Il s'agit là d'un recueil amoureux et de rien d'autre. Dans le contexte d'extrême violence où il paraît, le "dégagement", comme l'appelait André Breton, dont Mahmoud Darwich témoigne est en fait un acte d'une grande portée politique. Il y affirme une liberté et une souveraineté intérieures que rien n'a entamées, pas même l'état d'exaspération, d'impatience et d'humiliation où l'impasse des négociations de paix plonge les Palestiniens.

PAR RENAUD EGO

Né en 1942 dans ce qui était la Galilée avant d'être, six ans plus tard, Israël, Mahmoud Darwich est l'un des écrivains arabes les plus célèbres, celui qui, à son insu parfois, est considéré comme LE poète palestinien. Obligé de fuir son village natal alors qu'il était encore enfant, puis exilé sur sa propre terre lorsque celle-ci devint israélienne, il a composé une œuvre habitée par la disparition de son pays, au point que, pour tout un peuple, ses vers sont devenus un refuge, une maison de papier et de mots. Conscient du risque d'être englouti avec le monde dont il inventait le chant funèbre, il a toujours su donner d'autres tessitures à sa voix. Ainsi est-elle demeurée vivante, mobile : libre.

Tôt engagé dans la lutte palestinienne, Mahmoud Darwich est un poète et un militant. Il lui est même arrivé d'écrire une poésie militante qui se perdait dans le tumulte de l'actualité. Mais comment aurait-il échappé à ce risque, alors que sa vie et sa voix d'homme traversaient celles de tout un peuple ? Son trajet individuel incarna alors un destin collectif. Ainsi, un très simple poème dédié à sa mère fut-il récité "par des millions d'Arabes", comme si la mère ici chantée offrait à la terre manquante un corps supplétif.

*J'ai la nostalgie du pain de ma mère,  
Du café de ma mère,  
Des caresses de ma mère  
Et l'enfance grandit en moi,  
Jour après jour  
Et je chéris ma vie, car  
Si je mourais  
J'aurais honte des larmes de ma mère !*



*Le Lit de l'étrangère*, poèmes traduits de l'arabe par Elias Sanbar, Actes Sud, 2000.

*La Terre nous est étroite et autres poèmes*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, coll. "Poésie", Gallimard, 2000.

Cet article et l'entretien qui suit ont été écrits, au mois d'octobre, après deux semaines d'affrontements violents qui ont fait plus de cent morts à Ramallah et à Gaza, essentiellement parmi les civils palestiniens.

Il y avait tout de même là un malentendu que Mahmoud Darwich, dans la préface à son anthologie, explique en ces termes : «Que pouvais-je faire contre le fait que mon histoire individuelle, celle du grand déracinement de mon lieu, se confondait avec celle d'un peuple ? Mes lecteurs ont ainsi tout naturellement trouvé dans ma voix personnelle leur voix personnelle et collective. Mais pour moi, lorsque j'ai chanté en prison ma nostalgie du café et du pain de ma mère, je n'aspirais pas à dépasser les frontières de mon espace familial. Et lorsque j'ai chanté mon exil, les misères de l'existence et ma soif de liberté, je ne voulais pas faire de la «poésie de résistance», comme l'a alors affirmé la critique arabe, et je ne pouvais imaginer que les lecteurs trouveraient chez moi un palliatif poétique démesuré pour continuer à espérer après la défaite de ce qu'on appela «la guerre des Six Jours.» Malgré cela, Darwich ne s'est pas soustrait aux «devoirs» qu'a aussitôt impliqués cette position privilégiée, et inconfortable pour un poète, de porte-parole des Palestiniens. Sa poésie fut et demeure politique, car comme lui-même l'écrit : «Je sais, quand je pense à ceux qui dénigrent la «poésie politique», qu'il y a pire que cette dernière : l'excès de mépris du politique, la surdité aux questions posées par la réalité et l'histoire, et le refus de participer implicitement à l'entreprise de l'espoir.»

Il faudrait entendre cet espoir comme la chance que Darwich s'est aussi donnée d'échapper aux limites de l'officialité poétique. Lucide, il sait que le poème de combat n'est pas toujours le combat lui-même ; parfois il n'en a que les apparences et dessert le combat comme il dessert la poésie. Au chemin trop bien tracé que lui offrait le rôle de porte-parole, il a donc toujours préféré l'issue plus aventureuse de l'innovation poétique. En se déliant de l'histoire immédiate pour se lier à une autre histoire, plus universelle ou tout au moins plus longue, Darwich a engagé son œuvre sur la voie d'une poésie sans épithète de lieu. Ce n'est plus une poésie palestinienne, seulement – et c'est plus essentiel – poésie d'un Palestinien, qui cherche dans les conditions singulières de son existence un chemin dans l'escarpement de la parole, vers le sens universel de la condition humaine.

Ainsi la Palestine cesse-t-elle d'être un simple enjeu géographique et devient-elle, à mesure que cette œuvre grandit, le territoire d'une question, celle de la violence et de la réconciliation, celle aussi de la connaissance humaine, cet autre nom de l'échange.

L'échange amoureux est la substance du plus récent recueil de Darwich ; si présente dans les lettres arabes, la poésie amoureuse (sensuelle ou courtoise) était déjà l'une des lignes souterraines de l'œuvre de Darwich. Mais elle

émerge absolument dans ce livre au titre dont il faut souligner la belle exactitude dans son accueil des tensions et paradoxes de l'amour : *Le Lit de l'étrangère*. Dédié à une figure totale, mais diversement incarnée, de la femme, ce recueil arpente les dits de l'amour, offrant plus de belles surprises que ce genre poétique n'en réserve aujourd'hui. C'est que Mahmoud Darwich convoque à sa table l'Orient et l'Occident dans deux formes classiques de la poésie amoureuse, le sonnet et le *ghazal*. Mais il y a plus qu'une référence à l'histoire dans ce bord à bord de géographies poétiques distinctes. J'y vois une rencontre, jusque dans les "lits" les plus traditionnels de la poésie, de paroles qui échangent, aux frontières occidentales de la chrétienté et d'Al-Andalus, un peu de l'universel désir que chantaient les troubadours<sup>1</sup>. La mémoire poétique est ici une *remembrance* des corps, si l'on veut bien voir le corps double de sens que possède ce mot très ancien. S'y disent une très essentielle incomplétude et une fécondité tout aussi essentielle. Elles qualifient chacun de nous dans les limites de sa chair et l'appellent à en sortir pour mieux se trouver, un appel dont la forme pourrait être dans ces pages cette voix qui mêle les amants, passant de l'un à l'autre, au point que le lecteur ne sait plus toujours qui de l'homme ou de la femme parle.

1. Si le sonnet est d'origine italienne, puisque Jacopo da Lentini en serait l'inventeur, avant Dante et Pétrarque, il ne fait guère de doute qu'il s'inspire des *sonets* provençaux que composent et font circuler dans toute la géographie d'oc les troubadours.

Mais l'amour est aussi une question politique : elle nous somme, mystérieusement, de répondre aux défis de l'Autre dans une éthique du corps et de la pensée dont le vrai nom, Lévinas l'avait bien compris, est liberté : quelle place est-ce que j'accorde à l'Autre ? Qu'est-ce que l'Autre devenu moi-même ? Qui est-il, lui que je reconnais mon semblable parce qu'il est dissemblable de moi ? Et que me fait-il donc, l'étranger ou l'étrangère, quand je souhaite son irruption au cœur de mon intimité *par notre intimité*, selon une conjugaison difficile à penser de l'extrême dehors et du plus lointain dedans, dans un lieu juste, singulier d'être pluriel ? Vertige de la différence ! Oui, l'essence de l'amour – et c'est un pléonasme de le dire "charnel" – est politique. Mahmoud Darwich le sait, et sans doute a-t-il sciemment choisi que ce *Lit de l'étrangère* accueille ici encore le drame de sa terre.

A-t-il fait de l'une – la femme – le corps présent et plus encore le lieu à venir de celle qui manquait, la terre elle-même ? C'est probable, comme l'atteste la confusion, la fusion devrais-je dire, de l'une et de l'autre dans tant de poèmes anciens ou plus récents. A nouveau, quoique de façon silencieuse, l'aveu s'y dit par la voix donnée à l'étrangère, elle qui voudrait justement refuser cette confusion et déclare : *Je t'appartiens lorsque je déborde de la nuit. / Mais je ne suis pas une terre / Ni un voyage. / Je suis femme. Ni plus ni moins.*

**Renaud Ego** : Les poèmes d'amour sont nombreux dans votre œuvre et y dessinent une ligne souterraine, mais c'est la première fois, me semble-t-il, que vous écrivez un recueil amoureux. Quelles sont les circonstances de sa composition ?

**Mahmoud Darwich** : On écrit des poèmes d'amour quand on a aimé. Mais en écrivant un recueil amoureux, je voulais éclairer les aspects les plus souterrains de mon œuvre et continuer à me libérer du regard que l'on porte sur moi comme sur elle : toute ma poésie dialogue avec cette question : "Qu'est-ce que l'homme ?" et ce recueil participe de ma quête de ce qui est essentiel dans l'existence.

En agissant ainsi, je cherche à me libérer de l'obligation que l'on voudrait nous imposer, à nous Palestiniens, de vivre dans un état d'exception permanent. Car si nous n'avons pas la liberté et le pouvoir de dialoguer avec ce qui fait de nous des êtres humains à part entière, cela signifie que nous sommes prisonniers du dehors et que, de l'extérieur, nous sont imposées les questions qui façonnent notre être intime. Une des formes de cette libération est de dire : Nous choisissons nos thèmes poétiques, car nous sommes libres.

Une autre visée de ce recueil concerne la poésie amoureuse, telle que le monde arabe la conçoit : très souvent, la femme n'y est que le prétexte d'une prouesse poétique essentiellement descriptive. Rarement dans la poésie du *ghazal*, on trouve des poètes qui tentent de capter l'humanité qui est dans la femme. Ce *Lit de l'étrangère* s'oppose à cette conception poétique. Les voix de l'homme et de la femme y ont une parfaite égalité, comme pour dire que la voix de l'une n'est pas condamnée à se dissoudre dans celle de l'autre.

**R. E.** : Il y a chez vous un effort constant pour distinguer le militant du poète. Est-ce que, en approfondissant cette distinction, vous ne contribuez pas mieux

à rendre votre poésie pleinement agissante, y compris sur le plan politique ?

**M. D.** : C'est absolument vrai. Au point que je considère ce recueil amoureux comme étant partie intégrante d'une littérature de résistance. Il s'agit bien de résister aux voix que l'on veut m'imposer. Plus j'ai la liberté d'émigrer au sein de ma poésie et plus je m'éloigne de l'image militante qu'on voudrait m'imposer, plus j'agis de façon qualitative dans LE politique, par opposition à LA politique. Il est essentiel pour moi de sortir de ce mot d'ordre poétique, en apparence révolutionnaire, qui somme le poète de nommer les choses par leur nom. Je crois au contraire qu'il incombe au poète de dire les choses par leurs ombres et d'affirmer que nous, Palestiniens, ne sommes pas seulement déterminés par une phase historique, nous ne sommes pas seulement des êtres qui souffrent et ont une plainte à adresser. Nous avons une autre profondeur humaine qu'il s'agit d'explorer.

**R. E.** : Ce recueil ne cesse de dialoguer avec l'héritage de la littérature arabe, ses thèmes, ses métaphores comme certaines de ses formes poétiques. Est-ce que ce corps de pensée, de culture et d'histoire vient compenser la géographie dont vous êtes privé ?

**M. D.** : Ce n'est pas seulement cela. Si je suis un poète de la modernité arabe, c'est aussi parce que je m'inscris dans une filiation. Ma conviction, à cet égard, c'est qu'il n'y a jamais de commencement poétique, pas de page blanche, juste une écriture sur une autre écriture. Toute modernité qui serait sans écho de son propre héritage me paraîtrait de pure forme. C'est pourquoi dans les mots de la poésie il y a toujours beaucoup d'histoire, de même que, dans un amour d'aujourd'hui, passent aussi tous les amours d'hier. Que mes poèmes regorgent de références à l'histoire de la poésie est aussi le signe,

pour moi, qu'ils sont vivants. La poésie vit dans une terre habitée, et dans ce sens, oui, on peut entendre un écho politique de la terre qui nous manque.

**R. E. :** Bien que vous vous en défendiez, vous jouez sur la confusion assez classique de la terre et de la femme. Alors comment doit-on comprendre celle à qui vous faites dire : "Je suis femme. Ni plus ni moins" ?

**M. D. :** La femme et moi avons le même problème dans notre relation à la métaphore. Moi, j'essaie de me libérer des images qui prédefinisent ma perception comme de celles qui déterminent, a priori, l'idée qu'on se fait de mes poèmes. De même, la femme qui est en toute femme est surinvestie de métaphores. Elle est exilée de sa propre humanité pour exister dans un champ de symboles. Une femme qui reprise une chemise, ce n'est pas Pénélope qui attend Ulysse, c'est une femme faisant de la couture, voilà tout ! Je voudrais la sortir et me sortir avec elle des symboles afin de pouvoir écrire une femme sans que l'on suppose que, à travers elle, je parle de la Palestine. Maintenant, je dois aussi admettre qu'il y a en moi un jeu très rusé pour me servir de ces métaphores et les nier...

**R. E. :** Vous faites dialoguer deux formes poétiques relativement étrangères l'une à l'autre, le sonnet et le *ghazal*. Est-ce le signe, par les poèmes, de la rencontre des étrangers ?

**M. D. :** Oui, mais pas seulement : sans en avoir la preuve, il m'a toujours semblé que le sonnet venait

du *muwassaha* andalou, où l'on retrouve le même jeu de rimes. Je ne dis pas cela pour affirmer la grandeur de la poésie arabe mais pour dire combien les formes poétiques n'ont cessé de se reconstruire au contact les unes des autres, et combien il n'y a pas de nationalité en poésie. Je m'inscris dans une histoire de la poésie arabe mais aussi dans l'espace contemporain de la poésie mondiale. Si ma poésie a des origines "nationales", c'est par la topographie qui l'habite, ses paysages, ses senteurs, etc., mais pour le reste, elle est un acheminement vers ce qui, en l'homme, est sans nationalité.

**R. E. :** L'amour, la sexualité, la place des femmes sont, dans certaines cultures arabes aujourd'hui, source de tensions et d'interdits. Confiez-vous à une poésie amoureuse un rôle dans ce climat de pensée ?

**M. D. :** Si la sexualité est l'objet de tabous dans la culture arabe, ce recueil n'est pas une provocation. Son érotisme d'ailleurs est de l'ordre de celui qu'on trouve dans les livres saints. Il y a une immense retenue et un immense respect déclaré aux femmes. Mon véritable souci a été de débarrasser ce genre poétique des paroxysmes d'adoration ou de chagrin qui s'y manifestent le plus souvent, et ainsi, de modifier légèrement une certaine relation à la femme et à l'amour qui lui est porté. Ce livre a donc circulé en paix ; j'ajoute qu'il a déjà connu deux éditions, ce qui montre que l'âme profonde des Palestiniens comme leur appétit d'exister sont encore pleinement vivants.